

# Le Cateau

## Bulletin des Évacués

### Nos Morts.

*Adalbert Delattre*, tué le 2 septembre 1914, par un obus à la tête.

FRÉVENT. — *François Horent-Bracq*, âgé de 1 an; petit-fils de M. Bracq-Poulet.

PASSY. — *M. Paul Sarot*, âgé de 69 ans; père de M<sup>me</sup> Lanoux-Sarot.

LE CATEAU. — *M. Caffaux*, rue Auguste-Seydoux; son décès a été connu par l'intermédiaire de son neveu, Simon Deloffre, prisonnier.

Une **Messe de Requiem** sera célébrée spécialement pour *tous nos défunts* depuis le début de la guerre, le **mardi 2 novembre**; vous vous unirez au saint Sacrifice par la prière et la sainte communion.

### Nos Blessés.

*Émile Gras*. — « Reçu éclat d'obus bras droit, le 22 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, et entré le 25 à l'hôpital d'Aurillac. »

*Léon Bourlet*. — « Je suis en traitement dans un hôpital de Châlons pour un embarras gastrique fébrile et bronchite; je vais beaucoup mieux en ce moment et on commence à m'alimenter. Dans quelque temps je serai dirigé sur un dépôt de convalescents. »

*François Mèresse*, 154<sup>e</sup> de ligne, a été blessé le 27 juin par un éclat d'obus.

*Édouard Labouche*. — A été amputé de la jambe droite. — Son père a été tué au Cateau par une balle perdue, lors de l'arrivée des Allemands.

### Nos Prisonniers.

Tout d'abord, ils sont mal nourris : 200 grammes de mauvais pain, couleur pain d'épices, de l'orge, de la morue, des harengs marinés, de la choucroute, voilà à peu près la nourriture qu'on leur donne. Comme casernement, des baraquements où il y a de l'air, très propres; couchage, une pailleasse, un traversin, un drap, deux couvertures. Comme distractions, un peu de tout, le football, jeux de boules, jeux de dames et autres. Des Comités se sont organisés par régions afin de soulager un peu nos infortunés qui ne peuvent rien recevoir ou les malades qui sont très affaiblis. Des bibliothèques aussi se sont

constituées qui ont rendu déjà bien des services. Un théâtre où une troupe donne chaque semaine deux concerts au profit des malades, dont un payant et un gratuit. Une symphonie ou une chorale existe dans chaque camp.

Comme travail, chacun est astreint aux corvées intérieures ou extérieures à tour de rôle, commandées par les sous-officiers français. Les colis sont aussi manutentionnés par les français, ainsi que les mandats et la distribution des lettres. Les colis sont ouverts devant chacun, par des français, et après vérification opérée par un sous-officier allemand, le contenu est remis à chacun. Les mandats sont payés chaque semaine une fois; une feuille vous est donnée où est inscrite la somme en compte, et alors vous touchez 10 marcks par semaine. A mesure que les lettres ou cartes sont lues par les interprètes allemands, elles sont remises au vaguemestre de chaque groupe qui les distribue aux hommes, mais je ferai remarquer qu'il en manque parfois beaucoup.

En un mot, l'esprit français est toujours là debout pour tout ce qui concerne la vitalité du camp. — Une chapelle est aussi installée dans chaque camp; des ouvriers menuisiers, ébénistes se sont ingéniés à y faire quelque chose de joli avec à peu près rien d'outils, y mettant un temps plus ou moins long.

Je vous donne aussi une liste des Catésiens qui me viennent encore à la mémoire.

#### 1<sup>o</sup> Infirmiers rentrés en France :

*Münster.* — Jean-Baptiste Bara, Jules et Georges Vasseur, Léon Guillaume, Eugène Wanecque, Émile Degremont, Edmond Roland.

*Friedrichfeld.* — Jean Brice.

#### 2<sup>o</sup> Prisonniers :

*Münster.* — Émile Caffiaux, Albert Maurois, Victor Angot, Victor Lefebvre, Louis Vicaire, Bayeux, douanier; Proisy, Louis Meunier.

*Camp II.* — Défossé, receveur d'octroi; Henri Soufflet, receveur d'octroi; Magner, Victorien Lefebvre, Ménard, peintre.

*Friedrichfeld.* — Lemaire, agent d'octroi; Joseph Eliot, Beauvais, épicier sur la place; Eugène Patte, Bettigny, Charles Lamotte, Lamotte frère.

---

### *Nos Soldats.*

*Auguste Paul.* — Engagé à 18 ans, le 7 février 1914, est allé jusqu'à Liège, est passé au Cateau le 25 août; s'est battu à Cambrai, sur la Marne, en Belgique, en Artois, en Alsace. A Arras, le 2 octobre, a ramené le corps de son capitaine, tué par un obus, malgré la mitraille; à Chaulnes, le 24 septembre, a enlevé sur son cheval son camarade de Bohain, blessé d'une balle à la jambe; à la tranchée de

Calonne, s'est engagé comme volontaire pour faire partie d'une patrouille de quatre hommes, envoyée par les galeries de mine pour attaquer les postes avancés de l'ennemi, d'où la citation : « Le colonel commandant le 5<sup>e</sup> régiment de dragons cite à l'ordre du régiment le cavalier Paul, du 4<sup>e</sup> escadron : a fait volontairement partie d'une patrouille envoyée dans un puits de mine. Croix de guerre. » — Le 5 juin, a reçu les galons de brigadier.

Édouard Déjardin. — Citation à l'ordre de l'armée : « Déjardin Édouard, sergent réserviste au 91<sup>e</sup> d'infanterie, son lieutenant ayant été blessé, a pris énergiquement le commandement de sa section, a rejeté trois fois hors de la tranchée les bombes qui y tombaient et a eu la main gauche emportée par la troisième. » — Depuis sa sortie de l'hôpital, est employé comme surveillant à la pyrotechnie de Bourges.

Émile Trocmé. — Décision du 6 mai : « A, sous un feu violent, assuré un service de liaison admirable. » A été décoré de la Croix de guerre le 24 août.

Wattremey, soldat du génie, cité à l'ordre pour être allé à deux reprises faire exploser les casernes de Saint-Mihiel. — Blessé, est à Grenoble.

Léonce Delattre est promu officier d'administration.

Arthur Rousseau est adjudant, citation, croix de guerre.

Édouard Hublard, 147<sup>e</sup> d'infanterie, 12<sup>e</sup> Cie, est nommé sergent-major.

Émile Lemaire, brigadier, 52<sup>e</sup> d'artillerie, 45<sup>e</sup> batterie, Avord (Cher), demande des nouvelles de sa femme et de ses enfants.

---

### Nos Compatriotes.

On demande des nouvelles des familles suivantes :

Lemoine-Villemot, ruelle du Cambrésis; Odiot, rue du Collège; Delwart, rue Cuvier; Henninot, 5, rue Carville; M<sup>me</sup> Pommier, 27, boulevard Paturle; Paul Troquenot, 5, rue Fénélon; M<sup>me</sup> Payen, rue Fontaine, à Gros-Bouillons; Hurtebis, rue de France; Thiriard; Ernest Berquet. — Valenciennes, Louis Jacquemin, pâtissier, 47, rue du Quesnay.

---

### En Permission.

Dix heures du soir : sur la place de la Gare toute sombre se meuvent les silhouettes fatiguées de nos poilus que le train emportera à deux heures du matin; la plupart sont couchés à même le sol, sur le trottoir ou au milieu de la chaussée, indifférents aux allées et venues des longues fourragères du ravitaillement : les chevaux heu-

reusement ont la démarche prudente et malgré la nuit ils savent se frayer une route sans encombre à travers ces obstacles humains. De ci de là une bougie anémique éclaire un repas sommaire ou une partie de cartes ; les conversations traitent un sujet unique, les péripéties de la guerre en tranchées. Pour beaucoup, la permission tant désirée a été octroyée à l'improviste : « A midi, j'étais encore dans mon boyau quand le sergent s'est amené : — vite, retourne au gourbi, mets-toi en tenue pour partir ; — je n'ai même pas eu le temps de casser une croûte et il m'a fallu faire quatorze kilomètres pour arriver ici. » — On entend le signal pour l'embarquement, chacun se charge d'un fouillis de bidons, musettes rebondies, paquets ficelés à la diable, sacs tout biscornus ; on s'engouffre silencieux dans les compartiments et l'on dort.

La gare régulatrice a un air de fête : le soleil brille, on n'entend plus le canon, des étalages de victuailles appétissantes sont pris d'assaut ; les préférences vont à la salade et aux fruits. Là aboutissent les divers secteurs du front, on classe les hommes selon les régions du territoire, ce ne sont que joyeuses exclamations entre compatriotes qui se retrouvent après avoir entrevu la mort plus de cent fois : d'énergiques poignées de mains sont échangées avec un sourire de satisfaction intense où s'épanouit une âme heureuse. Le voyage dès lors devient d'une gaieté exubérante, on fume, on chante, on s'interpelle d'un compartiment à l'autre, on répond avec empressement au salut des civils rangés le long des barrières ; à chaque arrêt du train on en voit qui dégringolent rapidement sur les quais, puis le convoi se remet en marche sans avertissement et c'est une course folle pour s'accrocher aux portières afin de ne pas rester en arrière.

J'arrive à Saint-Pierre-des-Corps où m'est remise la feuille jaune qui me donne la liberté. Je consacrerai ma permission à visiter les Catésiens, militaires et réfugiés, le long de la Loire. Je me rends donc immédiatement à Tours, 15, rue de la Préfecture, chez M. Jouveveau qui me prête son vélo pour aller à Rochecorbon saluer M<sup>me</sup> Simons : nous causons du Cateau, de M. Hennion ; aussitôt la paix, M<sup>me</sup> Simons retrouvera une énergie nouvelle pour procurer un gagne-pain aux Catésiens.

C'est à Angers que je fixe mon quartier général, chez M. l'Aumônier des Sœurs de Sainte-Marie dont je connais depuis longtemps l'accueil dévoué. Comme on le pense bien, les saintes Religieuses s'ingénient à me faire oublier les fatigues de la guerre par une prodigalité d'attentions délicates pourtant avec un regret causé par mes fréquentes absences pour aller vers nos compatriotes disséminés un

peu partout. Je revois M<sup>lle</sup> Flore et sa mère, inconsolables du deuil qui les a si cruellement éprouvées. Le lieutenant Daubresse, en convalescence à la clinique Saint-Martin, y habite avec sa famille ainsi que les demoiselles Thomas et Blanchet ; notre entretien est consacré à la mémoire du lieutenant Delmar. La famille Ricaux est : 40, rue Boreau, après un séjour d'un an à Châteauneuf ; M<sup>me</sup> Boesch avec sa fille et sa petite-fille ; Jean Tumboise occupé à soigner les chevaux à l'infirmerie du 28<sup>e</sup> dragons. Aux Ponts-de-Cé, 9<sup>e</sup> génie, Alphonse Lasselin et Léon Poivret font la popote des sous-officiers, Louis Grassart est assis à la porte de son cantonnement.

D'Angers à Nantes, le trajet est très agréable en vélo, malgré la distance de 90 kilomètres et quelques côtes très raides. Les excursions en bicyclettes sont toujours intéressantes : on cause aux gens, on connaît la mentalité du pays que l'on traverse. La guerre, au début, est apparue comme un cataclysme terrifiant, mais depuis un an ses ravages sont circonscrits, les esprits se sont familiarisés avec elle, l'impression ressentie est celle d'un incendie maîtrisé, on a fait la part du feu, le fléau ne s'étendra pas davantage ; on apprécie bien plus sa sécurité personnelle qu'on ne déplore le malheur des victimes, on respire à l'aise, on est tout entier à la tranquillité retrouvée, au point de porter un intérêt médiocre au triste sort des sinistrés. L'impression populaire est vraie : loin du front on ne sait pas ce que c'est que la guerre, on juge les événements avec une inconscience égoïste qui écoëure.

A Nantes, je savais, par Adolphe et Manuel Davoine, tout le bien fait à nos compatriotes par M<sup>me</sup> Monjouin : « Les gâs du Nord sont ici chez eux ! » Ils trouvent près d'elle une sollicitude toute maternelle, un dévouement sans bornes ; elle est la maman de ceux que l'invasion a privés des tendresses familiales, c'est un titre à notre admiration et à notre reconnaissance. — Dans la soirée, je me rends aux Couëts, où je rencontre Jules Lemoine et Émile Plez occupés à éclairer le quartier avec des lampes à acétylène ; les autres Catésiens logent en des endroits très divers ; à mon grand regret il m'est impossible de les trouver, quelques-uns sont partis la veille pour le front.

De Nantes à Saint-Nazaire je prends le bateau (je puis me rendre le témoignage d'avoir varié mon mode de locomotion). Je crois rêver en contemplant le vol gracieux des mouettes blanches, les barques de pêche, les gamins assis le long de la berge surveillant leur filet carré, tendu par des baguettes recourbées. Une famille s'en va excursionner en Bretagne : on énumère les sites les plus intéressants, les villes où l'on ne fera que passer la nuit ; sans doute que l'an prochain

on ira voir les tranchées de l'Argonne ou du secteur d'Arras : mieux vaudrait y aller de suite par la pensée et par des générosités prélevées sur le superflu.

A mon arrivée à la caserne le fourrier me prend pour une nouvelle recrue affectée au régiment : « Entrez au bureau et attendez-moi un instant. » Je me confirme à l'invitation et lorsqu'il revient, ayant en main toutes ses paperasses, je lui dis que je me promène, il n'insiste pas. Je trouve Alfred Boudoux au magasin, et immédiatement les compatriotes sont réunis : Lengrand, Auguste Henninot, Georges Fontaine, Eugène Chartier, etc. On parle des Catésiens tués, blessés, cités à l'ordre, mais bientôt il faut se quitter car c'est le rassemblement pour le rapport. A la 32<sup>e</sup> compagnie je vois François Gauthier, du faubourg de Cambrai ;

Tout a une fin, même les permissions les plus agrémentées. Au retour, les trains sont recherchés avec moins d'empressement, on n'a aucun regret de rater une correspondance, ce qui occasionne une journée de retard ; les longs stationnements, les ralentissements mettent tout le monde à l'aise : « Avec une allure pareille nous avons des chances d'arriver dans six mois, et d'ici là.....! » — Descendus à Achères à cinq heures du soir, nous sommes parqués dans un immense champ de courses jusqu'au lendemain à dix heures du matin : le temps est pluvieux et ne promet aucun charme pour une nuit à la belle étoile ; je réussis à retourner à la gare et me voici bientôt à Houilles, chez M. Vandeville-Dormay, où je reçois la plus sympathique hospitalité. Sans tarder, je vais saluer M. Vaille et sa famille, et ainsi toute la soirée se passe à parler du Cateau.

Le lendemain, je redeviens définitivement simple permissionnaire de retour au front, perdu dans la foule de mes compagnons, tous chargés de provisions, pains, melons ; l'un d'eux emporte même un magnifique lapin vivant dans une boîte en carton, il obtient un succès très mérité. Dans la multitude des paquets enveloppés de papier bien lisse, avec des ficelles neuves, on reconnaît les envois des familles aux soldats restés sur le front, chacun d'eux est un trésor d'affections.

Je rentre juste au moment de l'attaque, d'où grand retard à la rédaction du *Bulletin*.

---

1<sup>o</sup> Il indiquera sa famille et son domicile;

2<sup>o</sup> Il fera signer sa feuille par M. l'Aumônier ou un Officier.

Angers, imp. F. et J. Lecoq, rue Beaurepaire. — Ateliers : boul. Henri-Arnaud - 14239